

Je me suis toujours dit que la première page serait la plus difficile à écrire.

C'est le cas.

Voilà, c'est fait.

Je continuerai demain.

Nous venons de faire l'amour, la vie est belle.

Dans un mois, nous partons au Maroc.

Je t'aime.

Je laisse mes questions, je laisse mes secrets. Tout me paraît si dérisoire.

Ma vie passée me semble si loin.

Seuls, notre avenir et nos projets ont de l'importance. Malgré l'incertitude, malgré les doutes, les angoisses, je me sens transporté vers des horizons sereins. Je n'arrive plus à analyser les sentiments successifs qui se bousculent chaque jour davantage, plus nombreux, plus paradoxales parfois, tous ces bouleversements qui jalonnent brutalement ma vie d'une façon qui n'est pas pour me déplaire.

Alors, avec une résignation enthousiaste et devant tes demandes répétées, me voici emporté dans une aventure encore plus délirante, l'écriture. Mais l'histoire est tout juste commencée. Et malgré ma main qui me démange, je n'ai pas grand-chose à écrire. Ma pudeur m'empêche de disserter sur le vécu. Seul l'avenir offre un intérêt à mes yeux.

Dans un mois nous partons au Maroc.

Début d'une vie nouvelle ? D'un livre ? D'une réussite ou d'un échec ?

Je voudrais déjà pouvoir écrire les prochaines pages. Mais elles appartiennent à un futur que nous devons vivre ensemble, protégés par notre amour et l'amour de Dieu qui

a bien voulu nous réunir pour cette mission que nous nous sommes donné.

Avec confiance, nous le laissons nous guider sur les chemins de l'inconnu.

Réveil à six heures du matin. Dur !

Je t'ai amené sur ton lieu de travail. Cueillette des pommes durant tout le mois de septembre.

— 1000 euros pour l'association ! m'as-tu dit !

Je fais un premier bilan, ou un énième bilan, compte tenu que c'est tous les jours que je remets tout en question !!

Huit mois que nous sommes ensemble. J'avais ma vie, avec sa part de racisme, mes amis, enfin, je croyais !

Et puis tu es arrivé ; avec tes amis, ta part de racisme, et ton désabusement.

Deux personnalités, fortes, pleines de projets jusque là non réalisés, et la conviction que tout était déjà accompli.

Deux âmes meurtries, en éveil, à l'affût de tous pièges, ne croyant plus en rien. Des larmes, des cris, des douleurs révélées, entre deux verres, sans grande conviction. Puis la lumière, le regard de l'autre, cette petite chaleur au fond des yeux, à laquelle on ne croyait plus. Et tout a explosé. Croire ! Croire au moins une dernière fois, en l'autre.

Dans les mêmes doutes, les mêmes angoisses, les mêmes peurs, nous nous sommes mis à nous disséquer, nous analyser, nous... pour finalement ne trouver que l'amour.

Tu es mon double, comme je suis ton double. Avec la même chaleur, les mêmes espoirs, les mêmes angoisses. Tu t'es adapté, je me suis adapté. En quelques jours, notre vie était déjà programmée, trop vite, toujours trop vite. Tant de choses étaient là, latentes, que nous ne savions plus comment mettre en place.

Et puis tes voyages, tes souvenirs, nous ont amené à penser à ces enfants, là-bas, au Maroc, qui aspirent à apprendre à lire et à écrire, qui aspirent à la culture dans un sens générale.

Tu voulais faire des ateliers d'écriture ! Pourquoi pas en tant qu'association, où tout serait reversé pour l'achat de fournitures scolaires !

Mais comment ces fournitures seraient-elles distribuées ?

Qu'importe !

Toujours aussi vite, nous décidons de partir les distribuer nous-mêmes, prendre des photos, être en contact avec les populations locales, les aider.

Où est passé notre racisme ?

Il aura fallu notre rencontre, et les délices de notre amour pour réaliser que nous n'avions pas le droit de vivre cela que pour nous-même. Et sans orgueil, sans prétention aucune, je peux dire que notre amour, si beau, si pur, méritait qu'on lui accorda une mission à sa mesure. Nous aurions pu, bien sûr, vivre comme tout un chacun, dans l'égoïsme le plus parfait. Mais notre amour était plus fort.

Plus grand.

Nous devons lui donner une cause beaucoup plus noble à défendre.

Nous nous sommes rappelés tous les deux d'un vieux proverbe qui disait

« Tout ce qui n'est pas donné est perdu ».

Également le titre d'un livre du Père Geyrac.

Nous avons tant à donner, tant à partager !

Et nous, nous avons déjà tout.

Devions-nous tout garder pour nous ?

Est née l'association "FILET D'HOMMES" Jeu de mot sur Phil (moi) et Dom (toi).

« Association qui a pour but d'offrir des fournitures scolaires aux enfants défavorisés du Maroc. » Dixit les statuts.

Nous avons envoyé des mails à des fabricants de cahiers et de crayons, leur demandant de bien vouloir nous envoyer des dons en vue d'un futur convoi à destination du Maroc.

Par le biais d'Internet, nous avons passé des annonces sur différents sites marocains pour trouver des associations ayant le même but que le nôtre. Trouver des écoles à aider au Maroc, était l'objectif principal à atteindre.

Il nous a fallu élaborer des publicités pour faire connaître l'association et trouver les premiers adhérents. Sans compter la mise en place des ateliers d'écriture.

Contacts avec les premiers marocains susceptibles de nous aider dans notre mission.

Contact avec les premiers « gros fournisseurs » et récolte de la première palette de fournitures par Claire Fontaine.

Contact avec Wahib, pour notre futur logement au Maroc puisque nous avons décidé de vivre là-bas une bonne partie de l'année afin d'avoir un suivi plus complet de notre action. Oublions le fait que j'ai dû vendre toute « ma grande richesse » meubles, tapis, vaisselle, argenterie, etc.

Quel soulagement !!

Ne plus rien avoir ! Juste toi et moi, unis, dans une mission qui nous tient tellement à cœur que nous avons déjà dû rayer de notre répertoire beaucoup de nos « amis » et de notre « famille ».

Aujourd'hui, après pas mal d'insultes, de brouilles, de disputes, de reproches, nous faisons un premier bilan qui, ma foi, est loin d'être négatif.

Nous espérions un mètre cube de marchandise. Nous devons louer un fourgon de dix mètres cubes !

Nous n'avons écouté que nos cœurs et nous avons récolté.

Avec l'aide de Dieu.

J'ai téléphoné au consulat de Marrakech pour obtenir le visa de Mohamed Safi afin qu'il puisse venir en France au séminaire de Reims, et terminer son séjour chez nous, à Négrondes dans le but de discuter avec nous des différentes possibilités d'organisation quant à notre convoi prévu le quinze octobre.

Mohamed est un jeune homme de 33 ans qui nous a contacté par mail dans le cadre de son association « ECOLES MAROC », afin que nous récoltions des fournitures scolaires pour les écoles de sa province, Ouarzazate.

Nous apprenons à nous découvrir, échanger et comprendre nos cultures si différentes.

Nous aurons tant à partager là-bas !

En outre, notre but est commun. Les enfants, les fournitures scolaires. Et maintenant, les vêtements. Car des personnes nous en portent des sacs entiers pour les populations défavorisées.

Bien sûr il y a de la misère en France aussi, mais il faudrait arrêter de comparer ce qui ne l'est pas. Les écoles défavorisées en France, cela n'existe pas !! Les gouvernements successifs ont pallié ce problème depuis bien longtemps déjà, et tant mieux.

Nous avons choisi le Maroc, parmi tant d'autres pays nécessaires. Et nous sommes heureux de découvrir que des milliers de personnes sont engagées comme nous, de part le monde, voulant bien donner de leur temps et de leur cœur pour améliorer les conditions de vie de quelques milliers d'autres hommes et femmes.

Bien sûr, nous ne sommes qu'une goutte d'eau, mais « ce sont les gouttes d'eau qui remplissent le puits », nous a dit Mohamed.

Avec nos petits moyens, et notre foi immense, nous espérons bien apporter un peu de bonheur à quelques dizaines d'enfants, d'adultes aussi, pourquoi pas.

Mohamed va venir nous rendre visite. La chaîne de solidarité s'est mise en route.

C'est si simple quand les gens s'unissent au lieu de se déchirer.

Nous sommes émus. Les jours passent et notre départ approche. Nous avons du mal à y croire encore.

Nous prions tous les deux, et nous restons persuadés que nos prières sont entendues.

Aujourd'hui, réveil à six heures du matin !

Tout se met en place, doucement, et la journée se passe dans les papiers, les coups de téléphone.

Le soir est vite là. Nous nous endormons blottis l'un contre l'autre.

— Tu m'amènes dans tes rêves ?

— Oui. Emmènes-moi, toi aussi.

Nous nous endormons, fatigués mais heureux.

J'ai réussi ! Je ne suis pas nul. Mohamed a son visa. Je voudrais crier, crier. !!!

Si vous saviez comme je me sens bien.

J'ai réussi !

La responsable du consulat a dit oui. Parce que j'ai téléphoné et que j'ai su certainement lui dire ce qu'il fallait...

Je suis fatigué.

J'ai eu Mohamed au téléphone. C'est un portable et la communication a été coupée.

Juste le temps de me confirmer l'obtention de son visa.

Je suis heureux. Pas autant que lui sans doute.

J'ai cru construire mon « chez moi » spirituel.

Mais je ne m'y retrouve pas.

Je ne sais pas faire.

Avant, avant quoi d'ailleurs, j'avais ma maison, mon intérieur, ma pièce, mes prières.

Un coup dur et je m'enfermais illico dans l'univers calfeutré et douillet de mon apparence extérieure. Une porte que je pouvais fermer. Ne laisser entrer personne. Je fermais les yeux et je pouvais alors ressentir toute la maison vibrer. C'était comme si elle battait comme un cœur. Un cœur que j'avais réglé au rythme d'un monde plus ou moins normalisé. Désespérément seul, je me sentais entouré, aimé, soutenu. Arrivé.

J'avais construit des murs solides, enfin me semblait-il. Dans ma richesse matérielle je me sentais bien. Un intérieur cossu pour une vie elle-même cossue.

Il y avait l'odeur de la soupe de légumes dans tout l'appartement qui me rassurait. Est-ce que je devais la considérer comme un patrimoine à perpétuer ?

A l'époque, sûrement. Cette odeur là était alors un gage de bonheur assuré et les faitouts ne cessaient pas de mijoter sur le feu. L'odeur était omniprésente. Comme le bonheur d'ailleurs que j'embellissais de quelques nappes blanches et d'assiettes en faïence, à la façon de grands-parents que je n'ai pas connus, ou si peu, et dont je me sentais obligé de prendre la relève.

A Saint-Astier, au « château », il y avait le crépitement du feu dans la cheminée. Lorsque la pluie tombait dehors, il me suffisait de me blottir dans les coussins du large ca-